

Pierre OLIVIER

L'INTERFACE
ou les êtres du Temps

Romans déjà parus :

1. Le roman d'Alexandre (Ed. 2015)
2. Un monde plus loin (Ed.2016)
3. Insula (Ed. 2017)
4. EXO (Ed. 2018)
5. Les survivants (Ed. 2019)

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-8863-0

© Pierre OLIVIER

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce
livre.

I

Un visage diaphane flottait sur le paysage mouvant. Par la vitesse les détails du premier plan traçaient une ligne fugace alors que derrière, au loin, les arbres, les maisons processionnaient se laissant examiner comme dans un défilé. La jeune femme croisa son regard, s'attarda dessus, s'accabla un instant sur les traits froissés puis revint finalement sur son écran qui depuis un bon moment était allumé inutilement. Encore dix minutes et ce serait Bordeaux Saint-Jean. Elle bailla. Ce n'était pas le moment, c'était sa destination.

Au départ de Montparnasse il y a un peu moins de deux heures, elle avait installé l'ordi sur la tablette décidée à mettre au net ses notes de labo. Depuis une dizaine de jours, elle avait entrepris une série d'expériences afin de mesurer la capacité de dénombrement chez Albert et Lucie ses deux meilleurs sujets. Ces *rattus norvegicus*, plus connus sous l'appellation de rats de laboratoire, étaient les coadjuteurs bien involontaires de sa thèse de doctorat sur le rôle des protéines transmembranaires dans l'apprentissage de la mémorisation numérique qu'elle élaborait au sein du laboratoire dédié aux neurosciences du Collège de France. Avec l'appui d'Amélie Bruner sa co-directrice de thèse, elles avaient préparé, évalué, édifié des protocoles d'épreuves afin de mettre en évidence la fonction de certaines connexines dans le processus de mémorisation lors du dénombrement. C'était compliqué, sujet à beaucoup d'aléas ; l'action des connexines était dans bien des cas mal cernée et leur fonction dans l'apprentissage du dénombrement n'était encore qu'une hypothèse que la doctorante Sol Fournage comptait bien confirmer. Ces dernières semaines, elle avait absorbé tant bien que mal les articles ou comptes rendus émis depuis quelques années sur arXiv ou dans *Chemical Neuroscience*, *Neuron* et autres *Reviews Neuroscience* touchant de près ou de loin au sujet. Certaines publications concluaient en termes convenus et grandiloquents en envisageant un futur prometteur à cet axe de recherche, d'autres faisaient part laconiquement du peu de devenir de ces travaux. A chaque fois, Sol passait du doute à

l'espoir, du futur regard admiratif de ses pairs face à la lecture de son travail à la consternation de devoir trouver vite fait un sujet au rabais suite à son fourvoiement. Elle découvrait à mesure de son travail le charme caché de la recherche.

Le train avait sensiblement ralenti. La densité de maisons croissait à mesure que la campagne se clairsemait. Une casquette étoilée passa rapidement dans l'allée centrale. Elle rabattit prestement l'écran de son portable qu'elle fourra dans sa housse. Rêveuse, soucieuse, elle perdit son regard sur les faubourgs de Bordeaux qui se succédaient désormais à petite vitesse. Sa venue au laboratoire de neuroimagerie cognitive de l'Université de Bordeaux était planifiée depuis la mi-mars. Originellement, la période de fin juin avait été arrêtée mais un évènement imprévu lui avait fait devancer la visite.

Bordeaux, ce n'était pas loin d'Arcachon et Arcachon, c'était là où habitait sa grand-mère Jacky, grand-mère qu'elle se devait de rencontrer à tout prix. Formellement, parce qu'elle ne l'avait pas vue depuis plus de deux ans ; pandémie, confinements successifs et autre passe sanitaire avaient temporisé leurs rencontres biannuelles mais un autre motif avait provoqué sa soudaine venue. Un motif que d'autre aurait trouvé futile, grotesque, de toute manière comique eu égard à la distance du déplacement. Faire Paris Bordeaux aller et retour en TGV pour examiner les quelques photos de l'amour de jeunesse de son aïeule était plutôt baroque. Au début, Sol avait pensé à l'envoi de deux ou trois scans, la facilité en quelque sorte. Elle s'était ravisée vite fait ; Jacky aurait trouvé curieuse la demande de sa petite-fille, d'ailleurs elle n'avait qu'une confiance réduite dans l'utilisation du scanner par sa grand-mère ; de plus, elle ne savait même pas si elle en possédait un, au demeurant possédait-elle une imprimante ? Elle avait appelé Elsa sa condisciple de Master maintenant en poste au labo de neuroimagerie de l'Université de Bordeaux et sous un prétexte factice avait sans difficulté anticipé le rendez-vous pour le finaliser à la mi-mai. Dans la foulée, la voix de Jacky au téléphone s'était ensoleillée en apprenant l'arrivée de sa petite-fille le samedi suivant. Trois jours de labo pour se familiariser avec les appareils et survoler les procédures devaient suffire.

Sol ne s'était jamais vraiment souciee de la jeunesse de sa grand-mère, encore moins de son histoire avec cet homme, le père de son père. Elle s'attendait à braver l'incrédulité de Jacky face à la demande inédite et à devoir se fabriquer un chemin détourné, un prétexte, un sujet de discussion sur sa jeunesse par exemple ; elle déciderait sur place, elle improviserait. Et puis c'était sa grand-mère pas le croque-mitaine des contes qu'elle lui racontait petite.

Déjà les gens se pressaient devant les portes de sortie. La rame s'immobilisa et les haut-parleurs de clamer la nouvelle. Sur le quai, elle pressa l'allure pour quitter la gare et rejoignit la station du tram qui la déposerait non loin de son hôtel. Malgré les quelques monter-descendre et changement de lignes, sa pensée restait figée sur les événements qui avaient suscité ce brusque voyage. Avec eux, resurgissaient une volée de souvenirs où se croisaient grand-mère, père, mère, parfois un oncle, une tante et ce qui résultait de tout ça était un singulier silence, des regards s'enfuyant et des visages affectés.

Elle ne connaissait de son grand-père – le vrai génétiquement parlant – qu'une photo noir et blanc, mauvaise, froissée, mal cadrée, prise de trop loin pour réellement saisir le visage, détenue par Laurent son père par quelque heureux hasard. Combien de fois son géniteur l'avait-il regardée, combien de fois avait-il scruté cette image du père, cet inconnu sans tombe, quasi sans histoire sinon qu'il avait été l'amant de sa mère avant de disparaître. C'est à peu près tout ce qu'elle savait de cet homme. Si, il y avait autre chose : qu'il avait un vague prénom, André, et qu'il était au moment de sa disparition étudiant à l'Ecole Normale Supérieure de la rue d'Ulm. Le reste se perdait en silences comme l'eau dans le sable du désert.

Quand Sol était enfant, lors de repas de famille où Jacky était absente, quelquefois, les adultes, après que le vin eut commencé à délier les langues et alourdir les esprits, se laissaient aller à quelques confidences désolées, exprimant leur désarroi, émettant hypothèses et suggestions et de conclure inmanquablement après un long soupir que finalement, c'était peut-être mieux ainsi. Une aura mystérieuse entourait l'évènement d'un lointain passé, intimidant la jeune enfant qui avait jugé préférable durant

toutes ces années de s'abstenir de la question : que s'était-il produit dans la jeunesse de sa grand-mère ?

L'adolescence s'était substituée à l'enfance et Sol avait cueilli les fleurs de ses premiers émois en se piquant à ses premiers tourments. Peu à peu, le halo obscur s'était dissipé et, à force de mots saisis à la volée et de déductions devenues évidentes à un esprit désormais ordonné, la réalité avait émergé : son grand-père Alain, le mari de Jacky, n'était pas son grand-père même si elle avait continué à l'appeler naturellement Papy Alain. Alain n'était qu'un grand-père par adoption, un élément rapporté dans le puzzle de la vie de Jacky et qu'on avait casé là en faisant semblant de ne pas voir que la pièce dépassait un peu. Sans trop de difficulté, elle avait fini par comprendre que c'était ce vague André, figure froissée et lointaine aperçue dans un vide-poche entre carte de France écornée et piles usagées, qui tenait le rôle du grand-père évaporé.

L'affaire ressemblait à un grand classique. La jeune et jolie Jacqueline tombait amoureuse d'un étudiant volage, tellement volage qu'il disparaît en lui laissant le souvenir de l'enfant à venir. Cet enfant fut un garçon prénommé Laurent, futur père de Sol. Deux ans plus tard, la rencontre et le mariage avec Alain comblait le vide laissé par l'inconstant.

Ceci validé, le dossier avait été rondement archivé par la jeune fille loin des préoccupations d'une jeunesse fébrile. Toutefois, des points d'interrogation çà et là arrondissaient leur dos et Sol les avait ignorés en regardant ailleurs. Disparu... Personne, même dans les années soixante du siècle dernier, ne pouvait disparaître ainsi ; personne n'abandonne un cursus à Normale Sup' parce qu'il a engrossé la jouvencelle : Normale Sup' tout de même..., institution prestigieuse s'il en est, la carrière assurée. C'était une réalité, l'histoire était incomplète mais sa vie l'attendait et puis tout ça s'était passé il y a plus cinquante ans, Sol en avait maintenant vingt-trois. La messe était dite.

Peut-être pas complètement...

La semaine dernière, un mercredi, elle était rentrée chez elle assez tard, une soirée avec Maxime le tout nouvel amoureux

affectionné. Après avoir été déposée rue Letellier, son adresse du XVème, une enveloppe l'attendait dans sa boîte, non cachetée, troublante. Un simple bristol pré-rempli l'invitait à contacter un numéro de téléphone afin de confirmer sa présence à une convocation pour « *affaire la concernant* ». Le carton complété manuellement précisait : vendredi 11 heures. Son cœur avait brusqué son allure en découvrant l'en-tête : Ministère de l'Intérieur, Police Nationale. Le courrier émanait du commissariat du XVème mais la convocation concernait celui du Vème en précisant l'adresse de la rue de la Montagne Sainte Geneviève. Elle connaissait cette rue non loin du Collège mais n'y voyait pas un commissariat. Son téléphone l'avait mise sur la voie. Ce cube trapu avec des fenêtres sans vie et des barrières devant, c'était ça.

La matinée suivante, au téléphone, Maxime, consulté parce qu'en dernière année de droit, était resté perplexe. Peut-être était-elle citée comme témoin dans une affaire quelconque ou alors une simple homonymie pouvait être à l'origine de cette notification. Le dernier argument n'avait pas convaincu la jeune femme, elle devait être l'unique Sol Fournage dans l'annuaire français. Comme demandé, elle avait confirmé sa présence à l'heure dite pour le lendemain et bien tenté de soutirer un renseignement à son interlocutrice ; peine perdue, pas d'information par téléphone.

Le vendredi à 11 heures, après avoir patienté quatre à cinq minutes à l'accueil, un homme, plutôt jeune, s'était présenté à elle. Lieutenant est tout ce qu'elle avait retenu dans l'immédiat, son nom s'était perdu dans la masse de ce bunker qui l'effrayait. Elle l'avait suivi dans un local plutôt petit dont les cloisons s'arrêtaient à mi-hauteur le restant étant vitré. Elle s'aperçut plus tard que les vitres en question étaient en plexiglas, une sécurité sans doute. Percevant une tension chez sa visiteuse, le gars avait tenu à préciser que cette entrevue n'avait rien de formel et qu'elle était là uniquement à titre informatif. Certes. Des bruits, des voix fortes lui parvenaient, des gens allaient et venaient dans les couloirs. Un groupe de trois était passé rapidement et elle avait deviné ou peut-être inventé que le type du milieu était entravé. L'intérieur de ce blockhaus était oppressant, c'était un

monde, une vie qu'elle ignorait et elle avait pensé au dehors, là où il y avait un ciel. Elle s'était imaginée ne jamais le revoir.

Elle avait sursauté lorsqu'il lui avait demandé une pièce d'identité. Après avoir examiné brièvement le document, il avait complété son formulaire à l'écran, demandé son téléphone et après avoir reposé le rectangle de plastique devant Sol, pris une inspiration et calmement, d'une voix neutre, avait débité ses questions. *Connaissez-vous une personne nommée Jacqueline Fournage ?* Entendre le nom de sa grand-mère prononcé en ces lieux lui avait paru irréel, saugrenu. Bouche bée par la surprise, yeux écarquillés, elle avait soufflé : *Bin oui, c'est ma grand-mère. Et connaissez-vous le numéro 18 du Passage de la main d'or dans le XIème ?* *Je ne connais pas, connais pas le XIème,* avait-elle ânonné. *Et votre grand-mère habite... ? Arcachon..., depuis sa retraite ; mais pourquoi ces questions, elle a fait quelque chose ?* Le policier esquissant un sourire, le premier depuis le début de l'entretien, l'avait rassurée et avait débité toujours sur un ton lointain les raisons de ce questionnement.

Le mardi précédent, au matin, un jeune homme avait été signalé errant dans les rues du Vème vêtu simplement d'un pantalon, cravate et chemise et tenant des propos incohérents. Aux gardiens de la paix dépêchés, il n'avait fait preuve d'aucune agressivité et n'avait fait que répéter une suite d'*Éric, Éric* aux nouveaux visages. Au commissariat, le jeune officier de police avait hérité du dossier. En vidant ses poches, ils avaient trouvé un papier plié avec une écriture manuscrite au crayon mentionnant le nom de Jacqueline Fournage avec l'adresse du 18 Passage de la main d'or ; l'arrondissement n'était pas précisé. Quand on lui avait demandé qui était cette Jacqueline Fournage, il avait eu un léger sourire en prononçant *amie*. Ce fut tout. Parfois, quand une nouvelle personne entraînait dans la pièce il répétait le prénom *Éric* comme s'il cherchait cet Éric.

Après vérification sur place, les collègues du commissariat du XIème avaient rapidement confirmé que le nom de Fournage était inconnu à cette adresse. Le lieutenant avait immédiatement lancé une recherche dans les fichiers en se limitant pour les débuts à la région parisienne et était tombé sur son nom Sol Fournage dans le XVème ainsi que sur un Laurent Fournage,

médecin généraliste à Versailles. *Mon père...*, avait-elle précisé. Le médecin de permanence pour les GAV¹ avait examiné brièvement le bonhomme, avait émis l'hypothèse d'une amnésie rétrograde probablement causée par un choc ou un stress important ; après prise de sang et analyse, il avait confirmé qu'aucune trace de substances illicites n'avait été décelées. Des soirées étudiantes se terminaient souvent dans des errances similaires avait justifié le flic, c'est pourquoi... Il avait abandonné son explication, avait ouvert un mince dossier et sorti deux photos, assez grandes, en plan américain. *L'homme en question...*, précisa-t-il. Un jeune homme était pris de face et de trois quart, son visage ébauchait une sorte de sourire, une interrogation apeurée face à l'œil de l'objectif. La forme du visage mince lui avait vaguement suggéré comme un souvenir, un de ces souvenirs factices que l'on invente un instant pour se satisfaire après un effort de mémorisation mais en fait rien, rien n'avait carillonné dans sa tête. Ses cheveux courts étaient plaqués vers l'arrière et reflétaient l'éclat du flash. Ses yeux peut-être... Le regard bleu ou plutôt gris non plutôt sombre disait des mots qu'on n'entendait pas. Le nez était droit sans être proéminent. Des lèvres luisantes dessinaient une bouche large. Une fine cravate fermait le col de la chemise blanche et sa taille svelte était enserrée dans un pantalon à pinces aux délicates rayures maintenu par une ceinture de cuir.

Reposant les clichés, elle avait soupiré en remarquant à mi-voix que ce jeune homme était habillé comme pour une soirée et avait confirmé à l'officier de police qu'il ne lui rappelait personne. Elle ne le connaissait pas. *Bon...*, avait conclu sans autre émotion le policier en rangeant les deux pièces. *Désolée...*, avait essayé Sol alors que l'autre embrayait en lui demandant l'adresse de sa grand-mère. Encore une fois désolée, elle ne se rappelait plus précisément, ce qui était vrai, *elle savait y aller en sortant de la gare*, s'était-elle précipitée mais c'était tout. Sans commentaire, le policier nota sur son portable « Arcachon ». Durant de longues secondes, son regard s'était arrêté sur un point de la table qui les séparait. Sol, timidement, avait émis

¹ Garde à vue.

l'hypothèse que cet homme, visiblement dérangé, avait trouvé ou inventé le nom de Fournage par hasard. Il confirmait qu'il y avait pensé et c'eut été plus simple pour lui mais un élément était venu contrecarrer cette possibilité. L'homme avait un seul bijou sur lui, une gourmette en argent au poignet gauche, accessoire désuet avait-il convenu mais dont la plaque mentionnait un prénom : André, et sur le revers était gravé en plus petit le prénom probable de la donatrice : Jacqueline.

Les photographies dévoilées par le jeune policier montraient sur tous les angles la fameuse gourmette. En fixant l'une où le prénom était bien visible, Sol n'avait pu s'empêcher de murmurer : André... Le soliloque n'avait pas échappé à l'officier car il avait aussitôt questionné, intrigué : *Ce prénom vous dit quelque chose ? Oh non, non*, avait-elle rétorqué trop vite prise en faute et de confirmer que personne dans sa famille ne portait ce prénom. Ce qui était vrai. *Bien...*, avait-il lâché en une forme d'épilogue et de conclure l'entretien en admettant agacé qu'il devrait probablement élargir ses recherches ce qui alourdirait sa charge de travail dont la capacité s'aventurait dans la zone rouge. Et d'énumérer brièvement une liste d'affaires en cours allant d'une main courante déposée par une association de propriétaires pour dépôt sauvage de gravats dans leur cour d'immeuble aux dealers sévissant dans les squares du quartier en passant par l'exhibitionniste signalé trois fois déjà dans le Jardin des Plantes.

Sol avait compati en silence mais avait osé une question : *Cet homme, cet... André, est-il toujours au commissariat ?* Il avait eu un sursaut amusé en répondant que non, que l'inconnu avait été transféré aux urgences psychiatriques de l'Hôtel Dieu dans la soirée du mardi et qu'il était impératif d'éclaircir la question de son identité. En la raccompagnant, il s'était lancé dans un monologue où il était question de recherche de famille, de prise en charge... Dans l'accueil, il avait stoppé et brusquement demandé : *Mais cette dame, votre grand-mère d'Arcachon, quel âge a-t-elle ? 77 ans.* L'air ailleurs, il avait murmuré : *Oui..., je comprends, j'aurais dû commencer par ça. Au fait, je ne vous ai pas demandé votre profession*, avait-il poursuivi. *Doctorante... dans un labo du Collège de France... Nous sommes voisins alors, et ça consiste en quoi votre doctorat ? Je..., je prépare une*

thèse pour devenir chercheuse en neurosciences. La réponse avait paru le satisfaire et il lui avait tendu une carte en lui rappelant qu'elle pouvait le joindre si un détail lui revenait avant de préciser : *Mais pas après 19 heures, en général, je suis parti.*

L'air doux d'un début mai, un ciel parsemé de blanc, le tumulte de la ville, Sol avait paru retrouver son monde disparu depuis une éternité. Sous sa veste légère, son tee-shirt était humide de sudation. Cela avait été sa première confrontation avec les autorités ; tout ça parce qu'un type avec un vague prénom sur une gourmète divaguait dans les rues avec un papier où le nom de sa grand-mère était écrit. Heureusement qu'elle habitait Arcachon sinon il l'aurait convoquée réalisait-elle brusquement en empruntant la rue de Beauvais. Cette perspective lui avait remis au premier plan le motif de l'entretien. Elle avait stoppé brusquement, devant les quelques marches menant à la rue des Ecoles. Téléphone en main, hésitant quelques secondes le temps de trouver un détour justifiant son appel, elle avait appuyé sur la touche. *Papa... ? te dérange pas, t'es pas en consultation ? Bon, bon... Dis-moi, je viens de voir une camionnette, tu sais comme pour les artisans..., oui c'est ça, ça m'a surpris, il y avait marqué dessus André Moreau, excuse-moi de te demander ça comme ça mais... ce n'était pas le nom de ton père ça ? ça m'a étonné... Ah bon..., comment dis-tu ? Leuriot... André Leuriot..., comme quoi la mémoire, bon, bin... non, non, j'étais descendue me chercher un sandwich, tu sais à la boulangerie du coin en face du Collège..., on se voit toujours dimanche ? Ok, j'te dérange pas plus longtemps, bisou p'pa, à plus !*

En haut des marches, elle était entrée dans la boulangerie visage figé, comme égarée, répétant sourdement pour elle-même : André Leuriot...

Dès la prise de possession de sa chambre d'hôtel, après avoir réservé une voiture pour le samedi, elle avait filé à pied vers l'Université et son labo de neuroimagerie. Durant les trois derniers jours de la semaine, elle s'était familiarisée avec les divers appareils et les protocoles ; avec l'aide de sa collègue, elle avait fait des clichés tests et elle avait pu constater la capacité de résolution de l'IRM, appris à maîtriser la méthodologie de la

tomographie par émission de positons, commencé à lire et interpréter les images.

II

Jacky chercha la main de sa petite-fille et l'enveloppa de la chaleur amassée depuis deux ans. Son regard s'alluma et les ridules qui le liseraien firent rayonner ses yeux noisette.

— Je suis vraiment contente de te voir à nouveau ma petite fille, vraiment...

D'ordinaire Sol s'agaçait du contact physique, ne le recherchait pas, le redoutait. Elle fuyait les gens tactiles, ceux ou celles qui pour mieux convaincre de leur bonne intention posaient leur main sur le bras ou l'épaule, qui infligeaient la bise dès la première présentation, toutes ces démonstrations factices. Les consignes sanitaires imposées par la pandémie qui avait sévi avaient été volontiers acceptées par la jeune femme ; enfin débarrassée de fausses embrassades et de poignées de main convenues, le simple bonjour suffisait. Elle abandonna sa main à plus de vingt ans de douceur, de générosité immuable et, dans un élan inhabituel, souleva ce trésor qu'elle porta à ses lèvres pour lui offrir un baiser.

— C'était compliqué de se voir Jacky, laissa échapper Sol figée dans son rêve, mes études, les confinements, mais et toi, tu as pu voir un peu de monde ?

Elle abandonna un oui sans force qui voulait dire non et concéda :

— J'ai pu voir Laurent entre deux, ce n'était pas facile pour lui, ses patients, ses permanences à l'hôpital et puis Arcachon, en dehors de trois mois l'été, ça n'attire pas grand monde. Mais ne t'inquiète pas, j'ai mes copines en ville, ça fait presque quinze ans que je vis ici, non, je n'ai pas eu à me plaindre. Par contre, je n'ai plus de nouvelles de ta mère et de ton frère, qu'est-ce qu'ils deviennent ?

Les parents de Sol, médecins tous les deux, s'étaient séparés depuis cinq ans maintenant ; si son père était resté en région parisienne, sa mère pour de brumeuses raisons était partie exercer dans la région d'Aix en Provence. Quant à son frère aîné, il militait pour des choses obscures dans le Cotentin ; elle l'avait

eu brièvement au téléphone il y a quelques mois. Sol n'avait guère de nouvelles à lui donner en dehors du banal :

— Tout le monde va bien depuis la dernière fois que je les ai vus...

Elle ajouta pour décorer sa réponse :

— En plus, en ce moment maman doit avoir pas mal de boulot avec son association pour les réfugiés, enfin..., je suppose.

Sans relever, Jacky se contenta d'un vague mouvement de tête.

— Veux-tu un café ?

— Comme tu veux mais sinon...

Jacky s'était levée déjà.

— D'habitude, vers 11 heures, je fais un tour en ville pour une course ou je me promène sur le boulevard, je rencontre toujours quelqu'un..., j'te fais ça vite fait !

Jacky avait disparu dans la cuisine où Sol l'entendait fourgonner en commentant ses gestes par une succession de questions et réponses. Elle pouvait suivre à distance, rien qu'à l'oreille, la progression des opérations, du remplissage d'eau de la cafetière jusqu'à un ultime et libérateur : *Voilà, c'est prêt !*

Alors que sa grand-mère besognait bruyamment, Sol s'était levée et parcourait lentement les cadres agrémentant les murs et le buffet du petit salon qui sentait le siècle dernier avec son papier peint et son lustre inutile. Beaucoup de photos étaient anciennes déjà, les visages, l'arrière-plan évoquaient pour elle des souvenirs, certaines non. Elle s'arrêta sur l'une d'elles où une jeune fille souriante tenait un nourrisson dans ses bras. Elle connaissait bien cette photo. Se penchant plus près, un nom nouveau résonna dans sa tête : André Leuriot. Néanmoins, un léger sourire étira le visage de Sol ; cette photo ferait sûrement son affaire. *Le Voilà c'est prêt !* sonna la fin de son inspection mais Sol resta ostensiblement rivée sur la photo. Derrière, elle entendit le tintement du plateau posé. Elle pointa du doigt l'objet de son attention :

— C'est toi et papa là ?

Elle disposait les soucoupes et les tasses.

— Oui, il avait six mois et moi...23 ans, oui c'est ça, j'allais avoir 24.

Elle gagna sa place où le café était servi. Elle tourna le breuvage pour rien car elle ne mettait jamais de sucre.

— Et la photo, qui est-ce qui l'a prise ?

— Si je me souviens bien, c'est ma mère..., oui, c'était dans la cour du petit immeuble où nous habitions à Paris, mon père possédait un de ces appareils où il fallait tourner la pellicule après chaque photo, il y avait une housse de protection en cuir, ça coutait cher à l'époque ! évidemment, maintenant tu parles, on prend des photos avec un téléphone, si on nous avait dit ça à ce moment-là, on aurait bien rigolé !

Sol ne lâchait pas la photo en continuant à touiller inutilement. Elle cherchait comment orienter la conversation vers son centre d'intérêt. Elle meubla :

— On voit des volets en bois écaillés en arrière-plan, c'était un vieil immeuble ?

— Oui, c'était dans le XIème, un quartier populaire avec pas mal de vieilles baraques, des immeubles souvent à la limite de l'insalubrité avec des toilettes sur le palier, oui, je suis née et ai grandi là, les fenêtres que tu vois c'était la loge du gardien, je me souviens même de son nom : Torto, monsieur Torto, forcément tout le monde l'appelait *tortu* tu penses, en plus il était petit et râblé, la tête rentrée dans les épaules, lui manquait plus que la carapace...

Alors que Jacky s'égayait de ses souvenirs, elle n'avait pas remarqué que la main de Sol s'était immobilisée. Le regard verrouillé sur sa grand-mère, elle déglutit mais son gosier contracté déclencha un début de toux. Elle prit un trait de café et se racla la gorge. Dans un lent mouvement, construisant sa prochaine question dans sa tête, elle reposa sa tasse :

— Je ne connais pas trop le XIème, tu te souviens de l'adresse ?

— Ça m'étonnerait que tu connaisses, c'était dans une petite rue... qui existe toujours d'ailleurs, avec un joli nom, Passage de la main d'or, au numéro 18 ; je n'ai jamais su pourquoi ça s'appelait comme ça, en tout cas, je l'ai écrit pas mal de fois dans les dossiers scolaires de début d'année, je ne sais pas pourquoi,

j'avais l'impression qu'une telle adresse me donnait de l'ascendant sur les copines, peut-être parce que il y avait le mot *or* dedans. C'était une de ces vieilles rues de Paris, je me souviens l'avoir connue avec ses pavés et de l'herbe par endroits, tu penses il devait y avoir deux voitures pour toute la rue, mais tout le monde se connaissait, les voisins, les commerçants, bien sûr c'était convivial comme on dit, à sept, huit ans j'allais déjà faire des courses, on ne risquait rien, il ne serait jamais venu à l'idée... Qu'est-ce qu'il y a Sol, tu ne vas pas bien ?

L'œil égaré sur le jardinet que la porte fenêtre ouverte laissait voir, sa tête reposait dans sa main comme une masse qu'elle peinait à soutenir. Face pétrifiée, son regard fixait l'insondable. Jacky s'inquiéta.

— Tu ne te sens pas bien ? tu veux...

Sol reprit soudain pied dans la réalité, papillonnant des yeux, hésitante puis s'amusa de son absence.

— Non, non Jacky, ce n'est rien, un..., durant ces trois jours au labo à Bordeaux, j'ai ingurgité un nombre incalculable de données, de chiffres, de protocoles, je ne sais plus trop où j'en suis maintenant !

— Tu travailles trop à ta thèse, je l'ai bien vu quand tu es arrivée, tu avais l'air fatigué, l'air ailleurs, faut savoir débrancher la machine des fois, à ce régime-là, tu n'iras pas jusqu'au bout.

— Mais je vais prendre un peu de vacances cet été..., c'est vrai, j'en ai besoin.

En vérité, durant quelques secondes, elle venait de comprendre qu'elle était devant une réalité incompréhensible, insurmontable en usant des lois naturelles de la statistique. Ça ne pouvait être le fait du hasard qu'un type inconnu divaguant dans la rue possède une gourmète gravée des deux prénoms André et Jacqueline et dans le même temps détienne dans sa poche l'adresse exacte de sa grand-mère quand elle avait 20 ans. Il devait y avoir une explication, elle devait exister quelque part. Cette confrontation à l'inconnu était nouvelle pour elle. Pourtant, elle avait déjà été mise en présence de problèmes complexes, si complexes que la première lecture faisait désespérer de trouver une solution mais en relisant, reformulant, triturant les données, des pistes peu à peu se dessinaient, fausses parfois, décevantes

souvent, mais elles avaient cette qualité qui était d'ouvrir la porte à un espoir. Là..., rien.

Raison de plus pour continuer.

— Dis-moi Jacky, il y a longtemps que je..., tu n'as jamais eu...

Sol venait de stopper au bout du plongeoir ; il lui suffisait de faire un pas. Dans l'attente, Jacky avait ouvert peu à peu de grands yeux. Sol inspira largement, sans ciller se rapprocha de sa grand-mère. Elle sauta.

— Jacky..., tu ne m'as jamais dit qui était le père de mon père.

L'œil de l'aïeule s'était soudain fixé sur le sucrier ; ses lèvres s'entortillaient d'un rictus qui se voulait un sourire. Un silence s'étirait et se densifiait alors que le regard de Jacky remontait lentement, lentement vers sa petite-fille pour finir par s'arrêter sur elle. Ce fut au tour de Jacky de prendre sa respiration.

— Tu as raison..., tu as raison...

Le ton était égal, sans vigueur. Elle continua en retrouvant le regard de Sol :

— J'attendais..., j'attendais que tu me poses la question un jour. Parfois..., la vie des gens repose sur un seul évènement, un évènement qui conditionne le restant de leur existence, qui fera que ta vie sera autre que celle que tu convoitais ; pour moi, cet évènement s'appelle André... Je suppose que tu as déjà entendu ce prénom dans la famille ?

Elle étreignit les mains fanées.

— Papa m'a dit un jour comment il s'appelait, André Leuriot.

Son visage se desserra, enluminé à l'écoute d'un débris de sa jeunesse.

— C'est curieux, ton père n'a jamais vraiment insisté pour que je l'éclaire sur l'histoire de son propre père. Peut-être avait-il peur de la révélation d'un passé trouble, je ne sais pas, pourtant je lui avais dit pour l'Ecole Normale, qu'il était en deuxième année, tout ça..., c'était... quelqu'un de bien son père.

— Mais, que s'est-il passé pour..., pour...

— Pour qu'il disparaisse ?

— Oui.

Elle épia les prunelles de sa petite-fille.

— Sincèrement, je ne sais pas... et personne ne l'a jamais su.

— Mais comment on peut...

— Attends, attends avant de t'emballer, tu penses que si j'avais eu un moyen de... A l'époque, ses parents ont signalé sa disparition à la police, une enquête avait été ouverte, son entourage a été auditionné, ses condisciples de la rue d'Ulm, des professeurs, ses voisins, même moi j'ai été interrogée... Les mois ont passé, puis les années et un jour j'ai appris que l'affaire avait été classée.

— Et... personne ne l'a jamais revu ?

— Personne. Mais il m'a laissé un souvenir..., ton père.

Sa voix s'était cassée un instant et ses mains avaient serré plus fortement celles de Sol. La jeune femme dégagea doucement ses doigts pour saisir sa tasse. Jacky suivit distraitemment le mouvement jusqu'au retour de la faïence sur sa soucoupe.

— C'est curieux que tu me demandes ça aujourd'hui, fit Jacky faussement badin, c'est parce que..., il s'est passé quelque chose ?

Sol masqua sa gêne et se dépêcha d'habiller la réalité :

— Non, non..., tout simplement, j'ai grandi, j'ai sûrement... envie de savoir, essaya-t-elle et enchaina pour s'éloigner du sentier périlleux, mais il était comment André Leuriot ?

Jacky eut un léger mouvement d'épaules dans une manière sollicitant l'indulgence de son interlocutrice.

— Evidemment, j'étais amoureuse de lui alors je n'aurai que des choses bienveillantes à te dire mais c'est vrai..., même en cherchant, j'aurais du mal à lui trouver un défaut. Peut-être cette habitude d'aller droit au but, il ne savait pas ou ne voulait pas arranger la réalité avec des faux-semblants comme font beaucoup de personnes, tu sais..., un peu comme les gens qui disent qu'un enfant est mignon alors qu'il ferait rater une couvée de singes, il était un peu comme ça, André. Forcément, ça créait parfois des tensions.

— Vous vous êtes rencontrés comment ?

— Après mon CAP d'aide comptable, j'étais entrée chez Leuveu rue Soufflot, un cabinet d'expert-comptable ; beaucoup de choses se faisaient encore à la main, d'ailleurs c'est pour ça

qu'on appelle ça encore des écritures comptables, c'est resté. C'était une grosse agence et avec des collègues, nous étions assez nombreuses, à l'heure du déjeuner on allait assez souvent chez Capoulade, une grande brasserie à l'angle de la rue Soufflot et du Boulevard Saint Michel, tu sais ce genre de grande brasserie créée après-guerre par la diaspora aveyronnaise, les bougnats marchands de vin avaient le sens du commerce ; bref, il y avait toujours beaucoup de monde, c'était animé et puis c'est vrai..., on y flirtait aussi beaucoup, le Quartier latin, c'est un monde d'étudiants, nous avions pour la plupart d'entre nous une vingtaine d'années alors ça lutinait sec !

— Tu veux dire que...

Elle s'esclaffa.

— Mais non... ! on n'était pas encore à cette époque et puis une jeune fille bien ne couchait pas comme ça, on faisait durer le plaisir, si le gars s'accrochait on pouvait envisager de passer à l'étape suivante mais avec moi, ça n'a jamais été bien loin. J'ai eu deux ou trois amourettes, on se bécotait vite fait dans un coinstant mais ça ne me passionnait pas tant que ça, en fait, je faisais comme les copines sans vraiment chercher quoi que ce soit et puis...

Sol compléta le silence.

— Tu l'as...

— Rencontré, oui... Chez Capoulade encore une fois, une vraie agence ce bistrot ! des étudiants de la rue d'Ulm venaient assez souvent, c'était en face du Luxembourg, le Luxembourg c'était un peu leur terrain de chasse, en tout cas, c'est dans la brasserie que je lui ai parlé la première fois, je l'avais remarqué déjà avec ses copains mais un midi, il était seul, j'ai demandé à une bonne copine d'aller le voir et de l'inviter à notre table, il est venu et moi avec ma cigarette, j'ai fait comme s'il n'était pas là et j'ai senti le poids de son regard. Son groupe de copains a pris l'habitude de déjeuner avec nous et puis quelque temps plus tard, en fin d'après-midi, à l'heure de la sortie de mon travail, il était là... Il m'a demandé s'il pouvait m'offrir un verre avant de rentrer...

— Alors ?

— Bah ! j'ai dit oui tiens ! sinon tu ne serais pas là !

Sol consentit dans un sourire.

— Evidemment, je brule les étapes en disant cela, mais notre rencontre a dû avoir lieu vers le début octobre ; à la mi-décembre j'étais déjà enceinte.

— Excuse-moi Jacky, pour une fille qui ne couchait pas tout de suite, tu as failli battre mon record !

— Oui mais nous..., nous nous aimions.

Sol considéra sa grand-mère en silence. Durant un instant ses lèvres s'entrouvrirent mais elle abdiqua.

— De plus, continua-t-elle, il faut s'imaginer que ce n'était pas facile pour nous deux ; j'habitais encore chez papa maman et les filles en ces années ne pouvaient pas sortir comme ça, comme les garçons. Si André vivait dans une chambre place du Panthéon, moi pour m'absenter, j'étais obligée de ruser, de prétexter des heures supplémentaires, un cinéma avec une copine, je mentais quoi, alors que... cela aurait été plus simple de me laisser vivre ma vie, pourtant j'étais majeure, c'était à 21 ans à cette époque-là.

— Vous vous retrouviez chez lui ?

— Oui, c'était une chambre de bonne au dernier étage d'un immeuble en face du Panthéon ; il avait un coin cuisine, une table, des chaises... et puis un lit forcément ! je me souviens que la première fois où j'ai mis les pieds chez lui, je n'en menais pas large, j'avais l'impression de braver tous les interdits qui se transmettent de mère en fille, d'autant que c'était un samedi après-midi, nous travaillions le samedi matin et le matin, avant de partir, j'avais prétexté un surcroît de travail et qu'on nous avait demandé de faire des heures en plus. De toute façon mes parents n'avaient pas encore le téléphone, ils n'avaient aucun moyen de contrôler ; curieusement, c'était une époque où on avait pas mal de contraintes mais on avait plus de facilités qu'aujourd'hui pour les contourner !

Elle avait esquissé un geste dédaigneux vers le portable qui traînait sur la table.

— Tu as fini par le dire à tes parents ?

— Penses-tu ! je ne m'imaginai pas dire au paternel que j'avais un petit copain et qu'on se voyait dans sa garçonnière ! il

en était encore à l'époque où les jeunes se fréquentaient, se fiançaient et les parents se rencontraient à cette occasion.

— Mais, si vous aviez continué votre relation vous auriez été obligés de le dire à vos parents respectifs, c'était une question de temps, non ?

Jacky eut un sourire désenchanté puis soupira longuement.

— Ce n'est pas aussi simple ma fille, pas aussi simple. Tu oublies que nous étions dans les années 60, avant 68 ; qu'on le veuille ou non, les relations entre les gens, surtout entre les familles, étaient codifiées, aujourd'hui encore le plus souvent les gens vivent entre eux mais il existe une souplesse qui fait accepter les mélanges, plus qu'à cette époque. Pascal Leuriot, le père d'André, était un industriel connu, il avait monté sa boîte après-guerre et s'était lancé dans l'électromécanique, enfin, ce qui allait devenir l'électronique. A ses débuts, l'usine était dans le Vème mais au milieu des années 60 c'était devenu trop petit alors le père a acheté un grand terrain à Courbevoie dans l'ouest de Paris pour y implanter sa société. Oui, ça marchait bien pour lui. André était ce qu'on appelle un fils de bonne famille alors que moi...

— Mais ton père était menuisier je crois, quelque chose comme ça ?

— Oui, mais il était ouvrier, une petite fabrique de meubles faubourg Saint Antoine, sûrement une des dernières d'ailleurs, il avait un patron, il était syndiqué, ce n'était pas le même milieu mais c'est vrai, pour une fois, les choses étaient bien faites, André avait d'énormes capacités et ses parents avaient les moyens de lui faire faire des études, ce qui n'est pas toujours le cas ! quand je l'ai rencontré, il était en deuxième année de Normale Sup', il se destinait à la recherche en physique des particules. De toute façon, ses copains et lui, c'étaient tous des grosses têtes ! avant de rencontrer André, j'ignorais le nom de Normale Sup', j'ignorais qu'on puisse s'intéresser à cette chose obscure qui est la physique des particules, je ne savais pas qu'il existait des gens comme ça...

Elle s'était tue ; son regard était encore chez Capoulade, au Luxembourg ou simplement dans la chambre du Panthéon. Sol s'adossa à sa chaise pour respirer le silence le temps que sa

grand-mère revienne. Somme toute, c'était une belle histoire. Et comme toutes les belles histoires...

Elle se sentait honteuse de sa démarche, de faire parler sa grand-mère uniquement pour se rassurer après l'épisode perturbant du commissariat. Elle ne s'était pas attendue à se trouver face à la souffrance du souvenir, face à une vie qu'elle devinait ruinée par l'absence de l'être aimé. Mais il fallait qu'elle sache, qu'elle résolve l'équation bizarre que ce lieutenant « machin » lui avait mise sous les yeux.

— Mais..., hésita Sol, ça s'est passé comment... sa disparition ?

Jacky eut un léger geste de résignation et sa main retomba sur la table. Son regard fixa droit le mur en face comme si le film y était projeté.

— Comme Capoulade n'était pas assez intime pour nous, le midi on arrivait à se voir dans un petit bistrot en haut de la rue Soufflot, notre petite bande n'y avait pas ses habitudes. C'était un lundi. Je m'en rappelle bien car trop souvent on ne s'était pas vus durant deux jours alors nos effusions redoublaient. Ce jour-là, il m'avait demandé mon adresse, il voulait écrire à mes parents, leur dire... L'heure passée, lui est reparti à ses équations et moi à mes écritures... ; en sortant, il m'a envoyé un baiser de la main, je ne l'ai jamais revu.

Elle venait de lâcher cette dernière phrase sans émotion ; c'était peut-être la dix millième fois qu'elle revivait la scène. Sol sentit une nouvelle fois la main sèche se poser sur la sienne. Jacky ferma les yeux et par le mouvement une larme s'aplatit sur la nappe.

— Pardonne-moi Jacky de te faire revivre tout ça, je n'aurais pas dû, c'est idiot, après tout c'est ton histoire et ça ne me regarde pas, je ne...

— Si, si, si, au contraire, objecta Jacky la voix vieillie par l'émotion du souvenir, ça me fait du bien d'en parler, en vérité mon histoire avec André, personne ne l'a connaît vraiment, même mon fils en a toujours eu peur, il n'en connaît que des bribes ! tiens, pourquoi tu m'appelles Jacky et pas mamy ou mémé Jacqueline ou toutes les foutaises habituelles ? C'est lui qui m'appelait ainsi, il me trouvait un faux air à Jacqueline

Kennedy alors il m'appelait Jacky. Plus tard, quand tu as commencé à parler, je t'ai demandé de m'appeler Jacky, comme ça, à chaque fois que tu prononçais mon nom, j'avais un souffle de pensée vers lui. Même Alain, mon mari, ton grand-père, ne m'a jamais appelé de cette façon. S'il y a quelqu'un qui doit être dépositaire de mon histoire, ça doit être toi ma fille.

Sol se sentit flattée et immédiatement après vacilla sous la charge de légataire que lui imposait son aïeule. Après tout se rassura-t-elle, elle pouvait aisément accepter cette surcharge, sa vie à elle ne ressemblait pas à ces histoires à la Rose et Jack dans ce vieux film qui se terminait par le naufrage du bateau et la mort de l'amoureux éternel. Elle avait encore de la place pour un morceau de la vie de sa grand-mère.

— Mais dis-moi Jacky, ça s'est passé quand ? tu m'as dit qu'à la mi-décembre tu savais que tu étais enceinte, c'était après je suppose ?

— Oui, quand j'ai constaté que j'avais du retard à la fin de la première quinzaine de décembre, j'en ai conclu que j'avais un polichinelle dans le tiroir mais j'étais contente et j'ai attendu la mi-janvier pour être sûre afin d'annoncer la nouvelle à André. Il a sauté de joie mais je l'ai tempéré car il voulait annoncer la nouvelle à ses parents.

— Tu les connaissais ?

— Non, mais ce n'était pas eux qui m'inquiétaient mais plutôt les miens alors j'ai temporisé. Quelques semaines plus tard, André mettait ses parents devant le fait accompli, qu'il allait se marier avec moi, que nous attendions un enfant. Evidemment, quand ils ont su qui j'étais, ils ont fait la grimace, ils habitaient rue de la Pompe dans le XVIème, ils s'attendaient plutôt à la fille d'une de leurs relations au train de vie généreux. Mais bon, ils devaient savoir qu'André n'était pas du genre à se laisser fléchir, j'ai su par lui qu'au bout de quelques jours ils s'étaient habitués à l'idée et lui et moi nous avons même convenu d'une date dans les environs du début juin. Restait... à faire de même avec mes parents. J'ai reculé, reculé mais mon ventre commençait à..., mon corps commençait à changer et dans le même temps où je me décidais à leur dire, André n'a plus donné de signes de vie.

— C'était vers quel moment ?

— Début mars, quelque chose comme ça, réfléchit-elle, mars 66... oui, c'était forcément dans les débuts du mois, le 2 mars on avait fêté l'anniversaire d'André, c'était quelques jours auparavant et c'est le lundi d'après que je l'ai vu la dernière fois, c'est ça...

— Mais vous l'aviez fêté où ?

— Chez lui, dans sa chambre place du Panthéon ; je ne sais plus ce que j'avais inventé chez Leuveu pour prendre mon après-midi mais on avait organisé une bamboche avec trois ou quatre de ses copains et copines de la rue d'Ulm, champagne, gâteau, cadeaux, pour rire, il y en a un qui lui avait offert un boulier pour qu'il calcule plus vite, on avait bien ri... Moi, j'avais tapé dans mes économies, je lui avais offert une gourmette en argent que j'avais fait graver à son nom avec le mien sur l'autre face, ça a été mon premier cadeau pour lui... et mon dernier.

Alors que Jacky se levait pour desservir, elle ne remarqua pas la face décomposée de sa petite-fille qui se dépêcha de passer ses mains sur le visage pour masquer la stupeur qui l'envahissait. C'était impossible. Elle lutta contre la consternation qui entravait sa gorge, se fit violence et interpella sa grand-mère qui venait de disparaître dans la cuisine.

— Dis-moi Jacky, tu as gardé des photos de lui ?

Elle réapparut.

— Des photos..., fit-elle mollement, oui..., oui, dans mon fatras dans le tiroir, elles doivent être là.

Elle avait désigné de la tête la commode en merisier aux ferrures dorées. Sol tenta prudemment :

— Je peux les voir ?

Jacky rechigna en dodelinant.

— Faut que je les trouve aussi, elles doivent être avec toutes les autres...

— C'est juste pour jeter un coup d'œil Jacky, après comme il est midi, je t'invite au restaurant, tout à l'heure, en tournant pour chercher une place j'ai vu une crêperie, c'est nouveau, elle n'existait pas avant ?

— Ils se sont installés en début d'année, il paraît que c'est pas mal...

— Ok, on regarde tes quelques photos puis on y va, j'aimerais tant voir à quoi il ressemblait !

Elle déposa les arguments qu'elle avait tenté mollement de rassembler et ouvrit le tiroir. Sous la prunelle allumée de Sol, elle abandonna sur la table un tas informe de photos disparates et de prospectus touristiques. Ses mains furetèrent, écartèrent, dénichèrent, s'égarèrent, donnant de faux espoirs à la jeune femme qui s'entendait dire face à la photo tendue : « Tu te souviens, le cousin Armand..., c'était pris à Carcassonne, il était venu nous dire bonjour, qu'est-ce qu'il devient celui-là ? » ou un : « Tiens, Françoise..., paraît qu'elle a divorcé, faut dire, Luc son mari ne suçait pas que des glaçons, tu te souviens de Luc ? non, trop petite peut être... ». Après la séquence retour vers le passé qui commençait à tirer en longueur, il y eut un « Ah ! ça doit être ça ! ».

Jacky mit de côté une pochette noire comme celle que fournissaient avant les photographes pour y mettre les photos développées avec leurs négatifs.

— Me souviens maintenant, je les ai mises là-dedans... Oh, il n'y en a que trois, il faut dire qu'à l'époque nous n'avions pas la manie de tout prendre en photo ou en vidéo, tiens celle-là..., c'était une photo d'identité qu'il m'avait donnée pour la mettre dans mon portefeuille, évidemment c'est petit mais on le voit un peu...

Sol interrogea en vain le petit carré noir et blanc sans trouver vraiment les réponses attendues. L'image était trop neutre, trop posée pour donner une sensation de vie. Un instant, c'était peut-être ce qu'elle cherchait, l'instant d'après venait effacer son espoir.

— Celle-là tu dois la connaître déjà, ton père en a une copie mais elle n'est pas très bien cadrée, un peu bougée, c'est un de ses copains qui l'avait prise à la sortie de l'Ecole, faut savoir que c'est lui.

Elle retrouva la photo du tiroir de son père, en moins froissée. Elle la reposa immédiatement.

— Ah..., je l'aime bien celle-là, c'est un cliché pris chez un photographe, peu de temps avant que l'on se rencontre, je ne me

souviens plus à quelle occasion il l'avait faite faire, mais là, je le retrouve, c'est bien lui.

Avec un pincement au cœur, Sol recueillit le grand bristol épais, noir et blanc. Le jeune homme en costume sombre et fine cravate était négligemment à moitié assis sur un haut tabouret. Ces chaussures luisaient. C'était lui. Même ovale du visage, même coiffure, même crainte, même retrait dans le regard, c'était l'homme qu'elle avait vu sur les photos du commissariat, ou sa copie.

Verrouillée sur l'épreuve, blême, elle perçut l'avant-goût du vertige qui s'installait doucement.

— Et si on allait manger ? proposa Jacky qui se mit debout.

— Tu..., tu as raison, elle n'est pas très loin la crêperie ?

— Non..., à pieds, dans quatre cinq minutes, on y est, je connais les raccourcis ! je passe quelque chose sur moi et j'arrive.

Sol haussa le ton car sa grand-mère venait de s'éclipser dans sa chambre.

— Je range vite fait tes photos Jacky ?

— T'emmerde pas avec ça, je ferai ça en rentrant ! répondit la voix lointaine.

La main qui commençait à se poser sur le tas de photo s'immobilisa. La jeune femme darda son regard sur le bellâtre au beau costume et au sourire impénétrable. Elle avait saisi le cliché et tentait d'attraper l'insaisissable. Une idée lui vint : pourquoi n'y avait-elle pas pensé avant ? Elle écouta au loin les portes de placard s'ouvrir et se fermer ; rassurée, elle saisit son téléphone, désactiva le flash, chercha la meilleure lumière et shoota plusieurs fois la photo d'André Leuriot. Par précaution, elle se les envoya dans sa boîte de réception. Jacky était là, manteau léger sur le dos.

— Je *texte* à mon copain pour dire que tout va bien.

— Je le connais celui-là ?

— Oh non, Maxime ? je ne le connais que depuis quelques semaines.

— J'en étais restée à celui qui avait un drôle de prénom, Sac, Zag...

— Ah oui Zac, Zaccharie, c'était avant-pandémie, depuis il y a eu six sept vagues, des doses de vaccins et un certain nombre de morts.

Deux tours de clé dans la serrure du portail et elles partirent en direction du Boulevard de la plage. Après quelques instants de silence Jacky maugréa son trait de femme du siècle d'avant.

— Je ne vous comprends pas les jeunes femmes d'aujourd'hui, vous avez une aisance matérielle, un studio en ville, papa maman derrière en cas de coup dur, des études qui n'en finissent pas, l'indépendance et vous vous emmerdez avec un bonhomme !

— Oui mais Jacky, on ne vit pas ensemble ! c'est précisément parce que j'ai tout ça que je peux me le permettre. Si toi à mon âge tu avais eu l'indépendance, qui sait ce que...

Sol n'osa pas aller plus loin. Un silence s'étira jusqu'à la petite crêperie. Après un repas sans fantaisie, des mots qui habillèrent le temps, elles optèrent pour une balade sur la promenade qui longe le bassin d'Arcachon. Après une centaine de mètres, un banc face à la plage leur offrit une halte. Des promeneurs musardaient sur la jetée au loin. Sol entoura son bras autour de celui de sa grand-mère et dans un élan de tendresse se blottit contre elle.

Un point de taille souciait Sol : le devenir de la jeune Jacqueline enceinte après la disparition d'André.

— Forcément, après un moment, il a fallu que tu le dises à tes parents ?

— Oui..., abandonna-t-elle l'œil sur l'horizon, oui... Mais avant d'en arriver là, je me renseignais auprès de ses copains de l'École s'ils avaient des nouvelles, j'y allais tous les jours, j'étais anéantie mais rien... Il y en avait un particulièrement, très proche d'André, je les voyais souvent ensemble, à part, chez Capoulade et autre, mais il n'était pas facile à rencontrer parce qu'il n'était plus étudiant, il avait fait sa thèse de doctorat déjà, il travaillait dans un labo qui dépendait de l'École Normale, c'est comme ça que j'ai connu son nom, Zolinger il s'appelait, un suisse je crois, Erik Zolinger, tu vois je m'en souviens encore, même que son prénom s'écrivait avec un k, je lui avais donné la consigne de me laisser un message à la brasserie au cas où, mais

je n'ai jamais eu de nouvelles... Alors..., au bout d'un moment..., la mort dans l'âme, j'ai été obligée de dire à mes parents que j'étais enceinte et surtout de leur dire que le père de l'enfant avait disparu !

— Comment... ils ont réagi ?

Jacky partit dans un ricanement désabusé, triste.

— D'aucuns parlent de la double peine, ils ne savent pas ce que ça veut dire double peine ! souffrir par l'absence sans fin de l'être aimé et en même temps, à chaque instant, souffrir du blâme de ceux qui t'ont mis au monde. Quand enfin l'enfant est né, je suis sortie dévastée de cette grossesse.

— Mais tu n'y étais pour rien, tu ne pouvais...

— Mais ma fille, pour eux c'était évident, je m'étais fait engrosser par une aventure de passage, qui s'était barrée en apprenant la nouvelle... J'ai eu beau leur dire qu'une enquête sur sa disparition était en cours, que ses parents avaient porté plainte à la police, en plus..., en plus quand mes parents ont appris qui ils étaient, ils en ont fait des gorges chaudes en les confortant dans leur croyance, le fils de l'industriel avait embobiné la fille du peuple, intrigue classique du boulevard... Ils n'ont pas vu ma souffrance, ils n'ont pas réalisé que l'enfant, mon enfant, naitrait sans père, ils n'ont vu que leur réputation, finalement bourgeois ou ouvrier, même combat ! Jusqu'à la fin de mes jours..., je ne pardonnerai jamais.

La hargne sourde dans les derniers mots troubla la jeune femme entrevoyant la rage cachée de la mère de son père. Elle s'interrogea sur le devenir de son entrevue, peut être allait-elle trop dans l'introspection s'alarma-t-elle quand le prénom Erik remonta à la surface. Elle l'avait à peine saisi tout à l'heure. Erik avec un k, un bon copain, un ami même ; elle avait le nom, peut-être était-il encore en vie ? enfin, une porte commençait à s'ouvrir. Mais une porte sur quoi au fait ? entre l'histoire de sa grand-mère et l'homme du commissariat du Vème, il y avait 56 ans. 56 ans, ça n'avait aucun sens. S'il avait 23 ou 24 ans en 1966, aujourd'hui cet André aurait... 79 ou 80 ans ! Elle ne put s'empêcher de sourire à la plage face à elle ; le type sur les photos n'avait pas plus de 25 ans.

Après un long mutisme, elle reprit ; l'inflexion exprimait le peu d'affection qu'elle éprouvait envers les parents d'André.

— Quant à la parenté d'André, ça ne vaut guère mieux... A cause de l'enquête – j'étais la dernière personne à l'avoir vu – les parents d'André se sont mis en relation avec moi, du moins la mère. Grâce à un copain d'André qu'elle connaissait et qui me connaissait, j'ai eu un entretien avec elle. Nous nous sommes rencontrées au Jardin du Luxembourg. Elle savait pour moi, que j'attendais un enfant de leur fils, mais j'ai tout de suite compris qu'elle venait par obligation, peut-être par envie de savoir aussi, elle voulait voir qui... son fils avait... Ce fut bref, embarrassé, elle m'a posé quelques questions qui m'ont intriguées, sur mon travail, mes études, mes parents, m'a demandé pour la forme si j'avais besoin de quelque chose puis m'a quittée en me disant qu'elle s'informerait des suites de ma grossesse. A l'époque, je n'ai pas tout entrevu, j'étais jeune, ma vie avait toujours été simple comme bonjour et c'est plus tard, beaucoup plus tard que la réalité m'apparut dans toute sa rudesse : à leurs yeux, rien n'était moins sûr qu'André fut le père de l'enfant. Inutile de te dire que je n'ai jamais eu de nouvelle de quiconque.

— C'est dégueulasse !

— Oui, certainement. Solange, elle s'appelait... Elle ne doit plus être de ce monde maintenant, j'imagine qu'avant de mourir elle a dû se rappeler d'une jeune femme qui il y a longtemps avait prétendu être enceinte de son fils, et encore..., je ne sais même pas.

Elle se tourna brusquement vers Sol.

— Double peine, ma fille. J'avais 23 ans, je ne comprenais pas ce qui m'arrivait, chaque instant, chaque seconde j'attendais de revoir surgir André, la fin du cauchemar, le monde bougeait autour de moi et j'étais immobile, les yeux rivés sur cet espoir sans détourner le regard de peur de le manquer, je ne vivais plus, ce fut une vie apparente, une vie au rabais...

Le regard de Jacky erra un moment sur le bassin et son eau bleue qu'un soleil timide réchauffait. Elle suivait distraitement les promeneurs de ce début d'après-midi d'un samedi de mai. Des enfants s'agitaient, couraient, pleuraient pour des choses de

peu car l'enfance, ça sert à ça ; plus tard, ce seront des choses sérieuses, ils ne pourront plus pleurer.

— Et puis Laurent est né, l'enfant atténua les tensions surtout chez ma mère. Il porta mon nom faute de père. Je ne leur ai plus jamais parlé d'André. Mon père s'habitua à Laurent mais c'était petit chez nous, je m'évadais avec le landau, la présence de mes parents me pesait. Mon père était un joueur d'échecs amateur, il y avait une amicale dans l'arrondissement plus ou moins accouquinée avec la CGT, il y avait des tournois certains dimanches après-midi, ce n'était pas bien passionnant mais ça me faisait une sortie. Mon père s'entraînait souvent avec un autre joueur, plus jeune que lui, ils ont gagné plusieurs tournois, mon père l'a invité à la maison, c'est comme ça que j'ai connu Alain, ton grand-père. Disons qu'il m'a plu, il était gentil et il avait cette qualité qui était que mon père le connaissait. Il a accepté Laurent naturellement. On a commencé à sortir ensemble avec la bénédiction du *pater familias*, ma mère gardait le petit qui grandissait. Pour moi, c'était une porte ouverte et je m'y suis précipitée. Nous nous sommes mariés et pour mes parents c'était comme un tout-est-bien-qui-finit-bien alors que pour moi ce fut mon renoncement, l'adieu à André. C'est vrai, je n'ai pas été malchanceuse en rencontrant Alain, il travaillait aux PTT, ça s'appelait comme ça avant l'organisme qui s'occupait de la poste, du téléphone et tout le reste. Il a pris des cours du soir pour devenir technicien en téléphonie, puis il est monté en grade pour finir agent de maîtrise. On a pu s'offrir la maison d'Arcachon et puis Laurent a pu suivre ses études de médecine, il était doué, on partait en vacances tous les ans. En 72, je suis tombée enceinte mais au bout de quatre mois et demi, j'ai perdu l'enfant. Tout compte fait, tu vois, je n'ai pas été malheureuse.

Un léger haussement d'épaules avait conclu son histoire. En écoutant sa grand-mère, Sol avait suivi la crête des petites vagues au loin. Elle baissa le regard et ferma les yeux : ... *une vie au rabais*.

Engourdie, Sol s'étira et se leva. Son train de retour était en fin d'après-midi, elle avait juste le temps de rendre la voiture à l'agence de Bordeaux. Elles refirent le chemin inverse.

En rentrant dans le salon de sa grand-mère, elle retrouva l'odeur des logements des gens âgés et l'amas de photos au milieu de la table. Jacky tint à l'accompagner jusqu'à sa voiture garée au bout de la rue. Devant l'auto, Sol se retourna. Jacky la serra dans ses bras et après une éternité se dégagea comme pour mieux apprendre le visage de sa petite-fille.

— Merci Sol, merci..., merci de m'avoir écoutée, tu connais mon histoire, maintenant, je me sens... plus libre, c'est un peu idiot de dire ça mais...

— C'est moi qui te remercie Jacky, tu m'as faite dépositaire de ton secret et je sais que c'est précieux, j'en prendrai soin.

L'automobile venait de biper deux fois ; Sol ouvrit la portière et se retourna pour découvrir une Jacky rêveuse, ailleurs.

— Peut-être que ça aurait pu marcher notre histoire, André et moi, peut être..., mais dans un autre temps.

Plus tard, dans le train, devant son écran, les derniers mots de Jacky sonnaient comme une antienne : *dans un autre temps...* C'était curieux, pourquoi n'avait-elle pas dit comme chacun : dans un autre monde ?

A Montparnasse, Maxime l'attendait.

III

Le téléphone sonna dans le fourretout de Sol. Elle se précipita ; *masqué...*, elle ne répondait jamais aux appels masqués. La minute d'après elle eut la surprise d'entendre le jingle d'un message. Alors qu'elle arrivait à sa table de travail froide et rangée du weekend passé, téléphone à l'oreille, elle s'agaça. C'était le lieutenant « machin » et comme il se présentait elle put entendre son nom à défaut de le lire sur sa carte qu'elle avait égarée : Mathieu Fortin. Un point nouveau était survenu, il désirait la voir très rapidement au commissariat afin d'en parler. Elle soupira fortement les yeux au ciel. Elle avait cette irritante sensation qu'elle ne se débarrasserait pas facilement de ce type. Par ailleurs, l'apparition du gars à la gourmète recelait une part de mystère qui s'entêtait à encombrer ses pensées. La visite à sa grand-mère, loin d'éclaircir l'énigme, n'avait fait que l'enrichir par ses questions annexes. Elle avait une thèse à construire, elle ne voulait pas s'embarrasser parce qu'un quidam se mettait à ressembler à l'amour de jeunesse de sa grand-mère. Son cartésianisme de chercheuse se réveilla ; il devait exister une réponse quelque part au mystère de l'André gominé. Elle laissa un message ; elle passerait en fin de matinée. En fourrant l'appareil dans son sac un mot repassa devant elle : *gominé...*, *c'était dans les années soixante qu'on faisait ça, non ?*

— Vous avez passé un bon week-end ?

Elle répondit parce qu'il fallait bien répondre et talonna l'officier de police dans les couloirs. Il entra dans un bureau, ce n'était pas la pièce d'accueil de la dernière fois ; autre surprise, une jeune femme plutôt costarde était assise devant un petit bureau avec un ordinateur portable. Le lieutenant lui présenta une stagiaire de l'école des ODP chargée de consigner sa déposition. Ce dernier mot sonna curieusement. Il remarqua le faciès d'inquiétude car il précisa :